

Feuilleton du "Journal pour tous"

## L'AMERICAINNE

Atlantic-City est la plus élégante et la plus recherchée des stations balnéaires de l'Océan aux Etats-Unis. Une multitude d'hôtels vastes et luxueux alignent sur la digue la variété de leurs terrasses, et d'innombrables "cottages", d'architecture fantaisiste, témoignent de la prédilection des Américains pour cette plage. L'existence, du reste, est là d'une folle gaieté, musique, danse, comédie, sports, la vie déborde dans toutes ses manifestations joyeuses. L'heure du bain y est d'une extraordinaire animation : jeunes filles et jeunes gens y ont adopté le même costume. Ils sont moulés dans un maillot collant de couleur sombre, nagent, se mêlent et se poursuivent avec une vigueur toute britannique, ébauchant ou continuant les firts qui sont l'occupation ordinaire des villes d'eau.

Excelsior-Palace, qui se flatte d'être le premier hôtel du monde, regorgeait, ce soir-là, de jeunesse bruyante, brillante et fashionable. On hostonnait dans la salle des fêtes avec un entrain de bon aloi. Un peu étourdi, miss Edgeworth proposa à son cavalier d'aller respirer sur la terrasse, et, comme ses désirs étaient habituellement des ordres, don Moreno suivit la jeune fille, l'enveloppa dans une vaporreuse balustrade italienne pour regarder la mer.

Devant eux, illuminée par la projection des lampes électriques, la grève paraissait rase. Les flots tièdes de l'Océan venaient mourir en douce cadence sur le sol plat, tandis que l'horizon, éclairé à peine par la lune à son déclin, semblait une nappe d'argent solidifiée. On eut voulu glisser à peine sur la surface, mais, l'onde et perlide, la grande charmeuse, comme les brèves de la fable, vous eût attirés dans ses liots : "O Mer, s'écria don Moreno,

O Mer! Je vois en toi l'image de la femme,  
L'être féroce et faux qui recèle en son être  
Des gouffres plus profonds  
Que ceux où le calmar grouille à côté du squalo  
Dans une nuit où rampe une lueur spectrale  
Sur l'horreur des bas-fonds !

Etonnée, miss Edgeworth regarda le jeune homme :

—C'est vous, demanda-t-elle, qui êtes l'auteur de ces vers ?

—Le Ciel me préserve d'un tel méfait ! Ces vers sont de mon ami Ricardo dont je vous ai souvent parlé. Ils viennent tout naturellement à la mémoire en regardant ce tableau. Ne trouvez-vous pas que ces métaphores s'adaptent admirablement, ce soir, à l'état de l'Océan ?

—Oui ! Si on veut. Il y a beaucoup de strophes sur ce thème ?

Il reprit :

O Mer! je vois en toi le mouvement, la vie,  
L'œuvre irréalisable et toujours poursuivie,  
Le renouvellement,  
Le champ de l'imprévu l'infini du Mystère  
Et c'est pourquoi je t'aime et méprise la Terre  
Ce vil bloc de ciment !

—Continuez...

—Ma foi, je ne sais plus !

—Il a fait des vers, votre ami Ricardo ? Je ne connais pas de lui que de la prose.

—C'est un péché de jeunesse commis dans une heure d'exaltation ; car, à vrai dire, il aime peu les vers, et sa prose est incontestablement supérieure à ses essais poétiques.

—A-t-il donc souffert par les femmes pour en avoir une telle opinion ?

—Je le crois. Il ne m'a fait aucune confidence, mais j'ai toujours supposé que son premier roman avait été vécu.

—Que fait-il en ce moment ?

—Il achève un drame historique qu'il compte faire représenter l'iver prochain.

—Il ne viendra pas vous voir ? Il vous l'avait presque promis...

—Non ! Au fond, Ricardo n'aime pas ce pays sans caractère et sans couleur locale.

—Il faut essayer de le tenter,—elle sourit d'un air mutin,—lui dire qu'il y a de bien jolies femmes...

Taquin, il répondit :

—Ricardo n'aime que les brunes, les Andalouses aux joues d'or brun et aux yeux de brasse. Jo lui ai souvent entendu dire qu'il ne comprend pas le goût des chairs acrofulieuses, des cheveux de filasse et des yeux d'albino, ainsi qu'il dépeint le type anglo-saxon.

Miss Edgeworth accentua son fin sourire et eut un regard en dedans qui signifiait : "Je me chargerais bien de le faire changer d'avis !" Mais ce fut qu'un éclair au fond de sa conscience obscure, la pensée ne se précisa pas sur l'écran où se projettent les idées.

On jouait une valse nouvelle, rythmique et entraînante :

—Vous me l'avez promise, dit don Moreno.

—Alors, rentrons !

Ils traversèrent un hall rempli de verdure et pénétrèrent dans la salle de fête où, une fois chaque semaine, on organisait une sauterie. Il prit l'écharpe de la jeune fille, la posa sur une banquette, entoura la taille qui s'offrait et s'élança dans le tourbillon. Ils formaient un admirable couple. Lui, très brun, très beau et très grand, semblait descendu d'une toile de Velasquez. Elle, fine, blonde, non de ce blond presque incolore dont avait parlé Moreno, mais de cette rutilante tonalité vénitienne où les jeux de lumière accrochent des reflets métalliques. Sa peau était chaude, vivante, bien que polie comme un marbre de Paros. Ses yeux, brun clair, striés d'or, d'une intraduisible mobilité ; sa bouche d'un arc admirable, fraîche comme la pulpe d'un beau fruit, contribuait à donner à sa physionomie une grâce enjouée et spirituelle faisant contraste avec la ligne sévère du front et du nez, lesquels indiquaient la gravité, la réflexion et la profondeur de la pensée. Cette tête, d'un caractère si particulier qu'elle attirait par son expression complexe en même temps que par son idéale beauté s'attachait à un cou ravissant et aux plus jolies épaules qu'on pût voir. Le geste, le maintien, la tournure, la voix formaient un ensemble tellement harmonieux chez cette ravissante créature que les gens les plus insensibles à l'attraitance féminine s'arrêtèrent devant elle, subjugués par son charme. La danse, qui met si bien en valeur la beauté des formes et des attitudes, était un succès pour miss Edgeworth. On faisait cercle pour l'admirer. Elle était habituée à ces triomphes mondains et en jouissait, souriante, comme d'un attribut inhérent à sa nature qu'elle ne pouvait modifier. vingt ans, trente ans d'avance sur vous.

Miss Nelly Edgeworth était la fille d'un des rois du pétrole habitant Philadelphie. Elle avait perdu sa mère très jeune et avait été élevée par une Française, Mme Audobert, veuve sur la fillette confiée à ses soins toutes les tenues sans fortune et sans enfants, qui avait placé dressez d'un cœur aimant. Sa tâche d'éducatrice avait été facile avec la nature ardente, généreuse et bonne de la fillette. D'une race jeune, sortie d'agriculteurs écossais, la petite Nelly avait une intelligence ouverte qui s'assimilait tout sans effort. Elle apprit en même temps l'anglais, sa langue maternelle, le français et l'espagnol. Cette dernière langue lui fut enseignée dans la famille Moreno qui, originaire de Madrid, s'était établie à Philadelphie pour ses affaires. La jeune miss eut, dans tous les arts, les professeurs les plus éminents de la cité. Elle aimait la musique, chantait avec goût, et montrait d'étonnantes dispositions pour la peinture.

(A Suivre)